

# Lock, Stock and Two Smoking Barrels

## L'Art du divertissement

---

Number 202, May–June 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59368ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

(1999). Review of [Lock, Stock and Two Smoking Barrels : l'Art du divertissement]. *Séquences*, (202), 41–42.

# Lock, Stock and Two Smoking Barrels

L'Art du divertissement

Quoi qu'en pensent certains, Quentin Tarantino n'a ni inventé, ni même ré-inventé le cinéma. Le montage ultra rapide? Regardez MTV. La violence stylisée et glorifiée? Allez voir quelques films d'action de Hongkong. Les scénarios alambiqués et les histoires complexes? Louez *Nashville*, de Robert Altman, et repassez-vous *Citizen Kane* quelques fois! Les films de gangsters? Vieux comme le cinéma. Tarantino a eu le mérite de savoir marier tous ces éléments avec style et virtuosité — et surtout, d'être le premier à en tirer beaucoup, beaucoup d'argent... Mais la véritable intelligence de Tarantino, du moins à ses débuts, est de n'avoir jamais caché ses influences et d'avoir eu l'audace d'afficher à l'écran son assurance à toutes épreuves et son plaisir de faire du cinéma. Beaucoup de cinéastes l'ont suivi dans ce sens, avec plus ou moins de succès.

Aujourd'hui, avec la sortie du *hit* britannique de 1998, *Lock, Stock and Two Smoking Barrels*, de Guy Ritchie, le fameux débat sur les héritiers de Tarantino refait surface avec une rage encore plus appliquée. Il entraîne un autre débat, éternel et certainement plus élitiste celui-là, celui du triomphe de la forme sur le fond.

*Lock, Stock...* raconte avec beaucoup d'humour et de savoir-faire l'histoire d'une arnaque qui tourne mal. Quatre copains plutôt paumés du quartier du East End de Londres réunissent une grosse somme d'argent pour que l'un d'eux, Eddy, participe à une partie de poker aux enjeux très élevés contre le dangereux roi de la porno local. Évidemment, la partie est truquée, la fortune est perdue et les quatre copains se retrouvent avec une dette d'un demi million de livres à rembourser en sept jours. Les choses se compliquent. Imaginant un vol incroyable pour se sortir du pétrin, ils sont confrontés directement ou indirectement à toute une série de personnages plus ou moins délurés, dont le très violent chef de gang voisin, l'inquiétant usurier du roi de la porno, une bande de petits *pushers* particulièrement peu dégourdis, deux voleurs pas très allumés, un revendeur grec peu débrouillard et un redoutable *dealer* fort susceptible. Tout ce beau monde va se croiser, s'emmêler et s'entretuer gaiement, dans une série de péripéties rocambolesques et surprenantes jusqu'à la pirouette finale.

Pour se prêter au jeu obligé des catégories, disons que *Lock, Stock...* est un mélange de *Reservoir Dogs* (en moins flamboyant) et de *Trainspotting*. En fait, le film de Ritchie n'est qu'une énième version de l'histoire de gangsters classique, sur fond de musique *groovy* et d'images stylisées. Pourtant, le film offre bien plus que cela. Visible-ment, Ritchie est doué — et surtout pas un sous-Tarantino, malgré la parenté évidente, comme certains l'ont laissé entendre. Il propose avec ce premier long métrage, comédie noire réalisée plutôt à la sauvette avec peu de moyens, une vision tout à fait personnelle de ce qu'il a envie d'exprimer et d'imprimer sur la pellicule.



*Lock, Stock and Two Smoking Barrels*

Ritchie s'en donne à cœur joie. Bien sûr, son scénario n'entend pas révolutionner le genre et comporte d'ailleurs plusieurs faiblesses et invraisemblances. Mais il offre aussi une structure beaucoup plus complexe et maîtrisée que celle de la moyenne des films actuels, tout comme des dialogues mordants et extrêmement efficaces (attention, tout de même, à l'accent londonien du East End, pas toujours évident à déchiffrer pour qui n'est pas parfaitement bilingue). Avec un bonheur évident, Ritchie construit un puzzle étonnant et tordu, parsemant son intrigue de rebondissements et d'astuces qui menacent parfois de se perdre dans trop de dédales, mais qui réussissent toujours à prendre une direction inattendue et hilarante au dernier moment. C'est d'ailleurs ce qui rend le film aussi jouissif. Pour le spectateur, tout le plaisir est d'essayer de deviner à quoi ressemblera le dénouement de ce récit.

Ritchie met en scène des personnages hauts en couleur et l'intérêt du spectateur réside en grande partie dans la confrontation de tous leurs petits univers bien définis (commentaire ironique sur les rapports entre classes sociales en Angleterre). Mis à part nos quatre héros, tous les autres personnages sont de petits escrocs frimeurs, de gros malfrats de bas étage en mal de respectabilité, des tueurs et des *dealers* complètement déjantés. C'est en introduisant dans leurs mondes respectifs des éléments étrangers (nos quatre paumés vs le roi de la porno, le revendeur vs le roi de la drogue) que tout se met à dérapier de façon aussi catastrophique. Le choix des acteurs est aussi essentiel à la réussite du film, de la star de soccer Vinnie Jones, en usurier tout dévoué à l'éducation de son jeune fils, en passant par Lenny McLean, véritable casseur à la mine patibulaire, jusqu'aux héros complètement

dépassés par les événements, interprétés par Nick Moran, Jason Flemyng, Dexter Fletcher et Jason Statham, avec juste ce qu'il faut de naïveté et d'inconscience pour nous rendre sympathique leur incroyable aventure. Ritchie filme le tout avec une caméra virevoltante et enlevée, dans des décors années 70 revus et corrigés façon fin de siècle et des effets visuels (ralentis, arrêts sur images, etc.) dont la valeur est essentiellement esthétique, mais qui donnent aussi au film sa couleur, son rythme et son énergie débordante.

Guy Ritchie sait visiblement ce qu'il fait — et il le fait avec un plaisir éclatant. *Lock, Stock...* est un film sur le plaisir du cinéma, un objet de pur divertissement dont le moteur (la dette de 500 000 livres) est un prétexte tout à fait arbitraire, le fameux MacGuffin si cher au bon vieux Hitch. *Lock, Stock...* ne prétend pas du tout être autre chose qu'un simple et brillant exercice de divertissement — qui ne

veut ni ré-inventer le genre, ni surtout pas le cinéma. Une certaine élite actuelle, toujours en mal de trouver la perle rare dans la mare de médiocrités qu'on voit sur nos écrans, oublie souvent que le cinéma est aussi un art de divertissement et que, en dépit des croyances populaires, les très bons films divertissants ne courent malheureusement pas les rues. *Lock, Stock and Two Smoking Barrels* appartient quant à lui à cette catégorie avec un merveilleux manque de sérieux et une jouissive absence de culpabilité. Pour le plus grand bonheur de qui sait s'abandonner au spectacle.

Claire Valade

**LOCK, STOCK AND TWO SMOKING BARRELS (Arnaques, crimes & botanique)**  
Grande-Bretagne 1998, 108 minutes — **Réal.:** Guy Ritchie — **Scén.:** Guy Ritchie — **Int.:** Nick Moran (Eddy), Dexter Fletcher (Soap), Jason Flemyng (Tom), Jason Statham (Bacon), P.H. Moriarty (Harry), Sting (JD) — **Dist.:** FunFilm.

## Alice et Martin

### La détresse du désenchantement

«Tu sais Alice, je n'ai que toi au monde et ça suffit pour remplir ma vie». Par cet aveu, le personnage de Martin expose son drame. Non seulement y lisons-nous le désarroi, mais aussi le vide et, surtout, l'isolement qui transparait d'un bout à l'autre du film. André Téchiné s'est attaché à des personnages marginaux qui observent la société en spectateurs attendant qu'elle leur désigne un rôle. Cette attitude passive fait en sorte que le film se déroule à l'intérieur d'un espace narratif où tout est en devenir et où tout n'est que passage. L'histoire d'Alice et Martin amène ses deux protagonistes à se révéler à eux-mêmes, tels deux pôles réfléchissant leur propre image. C'est donc cette image à travers ses multiples transformations que Téchiné nous renvoie. C'est au bord de la mer, là où Alice et Martin ont trouvé refuge, que va s'opérer la transformation des personnages alors que le passé douloureux de Martin remontera à la surface. Téchiné suggère la dérive de Martin à travers une série d'images empreintes d'onirisme et de poésie. Ensuite, un long flashback nous ramène à l'origine de cette dérive, mais, bien que révélateur, ce procédé nous déstabilise et brise la trame narrative. Non seulement brise-t-il le ton, mais il scinde aussi le film en deux en abandonnant Martin à sa dérive et Alice au centre de l'histoire.

Nous comprenons alors que c'est Alice (Juliette Binoche, toute en nuances et en impressions) qui est le noyau de cette histoire. Peu à peu, nous devenons elle et découvrons les coulisses d'une comédie humaine qui donne un sens à sa marginalité. Si la mauvaise définition du personnage d'Alice ne nous empêche pas de le saisir, il n'en va pas de même pour celui de Martin, auquel pourtant Téchiné consacre plus de la moitié du film. Martin, qui avait été forcé de quitter sa mère pour rejoindre un père qu'il ne connaissait pas et ne reconnaissait pas, commet un acte que dix années de réclusion en compagnie de ce père



Alice et Martin

sévère avait jusqu'alors empêché. Téchiné insiste sur l'isolement de Martin qui s'amorce lors de sa fuite dans les montagnes, fuite qui prend des allures de voyage initiatique, et qui se poursuit à Paris, alors que le jeune homme devient mannequin, situation qui offre plus d'inconvénients que d'avantages. Téchiné a, semble-t-il, voulu s'attarder à la période de la vie d'un jeune homme qui tente de se situer entre l'enfant qu'il fut et les figures masculines qui lui ont servi de modèles. En faisant de Martin un père, Téchiné pousse son personnage à une réflexion douloureuse qui le confronte au référent négatif qu'était son propre père. Si la très belle scène du trio enfant, adulte et père dans le jardin de l'hôpital illustre particulièrement bien cette réflexion, il manque à cette étude psychologique l'information nécessaire à la compréhension de l'acte posé par Martin et, par le fait même, de sa relation avec son père. Le drame de Martin ne parvient donc jamais